

Claudie Gallay

Les Déferlantes

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Sur la pointe de la Hague, un homme, Lambert, revient quarante ans après sur le lieu du naufrage de ses parents et de son petit frère. La narratrice, une étrangère au pays, va peu à peu découvrir le mystère et les secrets de cette noyade, et mettre à jour les liens complexes unissant certains habitants du bourg. Prix des lectrices de Elle 2009.

CLAUDIE GALLAY

Née en 1961, Claudie Gallay vit dans le Vaucluse. C'est l'un des auteurs majeurs de la collection La brune et connaît un grand succès avec *Les Déferlantes*. Plébiscité par les lecteurs et les libraires, il est lauréat de plusieurs prix littéraires dont Le Grand Prix des lectrices de Elle 2009.

DU MÊME AUTEUR

L'Office des vivants, 2001

Mon amour, ma vie, 2002, collection Babel J, 2008

Seule Venise, 2004, collection Babel n°725, 2008

Dans l'or du temps, 2006, collection Babel n°874, 2008

© Rouergue, 2011

ISBN 978-2-8126-0318-1

www.lerouergue.com

Claudie Gally

Les Déferlantes

—l
—a
—b
—r
—u
—n
—e

À Lucile,

*Vous me reconnaîtrez, je suis
celui qui passe...*

René-Paul Entremont

La première fois que j'ai vu Lambert, c'était le jour de la grande tempête. Le ciel était noir, très bas, ça cognait déjà fort au large.

Il était arrivé un peu après moi et il s'était assis en terrasse, une table en plein vent. Avec le soleil en face, il grimaçait, on aurait dit qu'il pleurait.

Je l'ai regardé, pas parce qu'il avait choisi la plus mauvaise table, ni pour cette grimace sur le visage. Je l'ai regardé parce qu'il fumait comme toi, les yeux dans le vague, en frottant son pouce sur ses lèvres. Des lèvres sèches, peut-être plus sèches que les tiennes.

J'ai pensé qu'il était journaliste, une tempête d'équinoxe, ça pouvait faire quelques bonnes photos. Derrière la digue, le vent creusait les vagues, boutait les courants, ceux du Raz Blanchard, des fleuves noirs venus de très loin, des mers plus au nord ou des tréfonds de l'Atlantique.

Morgane est sortie de l'auberge. Elle a vu Lambert.

– Vous n'êtes pas d'ici, elle a dit en lui demandant ce qu'il voulait.

Elle avait le ton maussade des jours où elle devait servir des clients quand le temps était mauvais.

– Vous êtes là pour la tempête ?

Il a fait non avec la tête.

– Alors c’est pour Prévert ? Tout le monde vient là pour Prévert...

– Je cherche un lit pour la nuit, il a fini par dire.

Elle a haussé les épaules.

– On fait pas hôtel.

– Je peux trouver ça où ?

– Il y en a un au village, en face de l’église... ou alors à la Rogue. À l’intérieur des terres. Mon patron a une amie, une Irlandaise, elle tient une pension... Vous voulez son numéro ?

Il a hoché la tête.

– Et manger, c’est possible ?

– C’est trois heures...

– Et alors !

– À trois heures, c’est jambon-beurre.

Elle a montré le ciel, la barre de nuages qui avançait. Le soleil filtrait un peu par en dessous. Dix minutes encore et il ferait nuit.

– Ça va être le déluge ! elle a dit.

– Le déluge n’empêche rien. Six huîtres avec un verre de vin ?

Morgane a souri. Lambert était plutôt beau gosse. Elle a eu envie de lui tenir tête.

– En terrasse, on sert seulement les boissons.

Je buvais un café noir à deux tables derrière lui. Il n’y avait pas d’autres clients. Même à l’intérieur, c’était vide.

Des petites plantes au feuillage gris prenaient racine dans les fissures des pierres. Avec le vent, elles semblaient ramper.

Morgane a soupiré.

– Faut que je demande au patron.

Elle s’est arrêtée à ma table, ses ongles rouges pianotant sur le rebord de bois.

– Ils viennent tous pour Prévert... On viendrait là pour quoi hein ?

Elle a jeté un coup d’œil par-dessus son épaule et elle a disparu à l’intérieur. J’ai cru qu’elle ne reviendrait pas mais

elle est ressortie un moment après avec un verre de vin, du pain dans une soucoupe et les huîtres sur un tas d'algues, elle a tout posé devant lui.

Le numéro de l'Irlandaise aussi.

– Le patron a dit, D'accord pour les huîtres mais dehors, c'est sans nappe... et il faut faire vite parce que ça va tomber.

J'ai commandé un deuxième café.

Il a bu le vin. Il tenait mal son verre mais c'était un mâcheur d'huîtres.

Morgane a empilé les chaises, elle les a toutes poussées contre le mur et elle les a entravées avec une chaîne. Elle m'a fait des signes.

D'où j'étais, je voyais tout du port. La Griffue, c'est là qu'on habitait, elle avec son frère Raphaël, au rez-de-chaussée, moi seule dans l'appartement au-dessus.

Cent mètres après l'auberge, juste le quai à traverser, une maison bâtie en bout de route, presque dans la mer. Avec rien autour. Les jours de tempête, seulement le déluge. Les gens d'ici disaient qu'il fallait être fou pour habiter dans un tel endroit. Ils lui avaient donné ce nom, la Griffue, à cause des bruits d'ongles que faisaient les branches des tamaris en grinçant contre les volets.

C'était un ancien hôtel avant.

Avant, c'était quand ?

Les années 70.

Ce n'était pas très grand comme port. Un endroit comme un bout du monde, avec une poignée d'hommes et seulement quelques bateaux.

La Hague.

À l'ouest de Cherbourg.

L'est ou l'ouest, j'ai toujours confondu.

J'étais arrivée ici à l'automne, avec les oies sauvages, ça faisait un peu plus de six mois. Je travaillais pour le Centre ornithologique de Caen. J'observais les oiseaux, je les comptais, j'avais passé les deux mois d'hiver à étudier le

comportement des cormorans les jours de grands froids. Leur odorat, leur vision... Des heures dehors, dans le vent. Avec le printemps, j'étudiais les migrants, je comptais les œufs, les nids. C'était répétitif, j'avais besoin de ça. Je cherchais aussi les causes de leur déclin sur le secteur de la Hague.

J'étais mal payée.

Mais j'étais logée.

Et je n'avais encore jamais vu de grande tempête.

Deux grands goélands sont venus gueuler devant les bateaux, le cou étiré, les ailes écartées, tout le corps tendu vers le ciel. Brusquement, ils se sont tus. Le ciel s'est épaissi encore, il est devenu très sombre mais ce n'était pas la nuit.

C'était autre chose.

Une menace.

C'était cela qui avait fait taire les oiseaux.

On m'avait avertie, Quand ça va commencer, il faudra plus être dehors.

Les pêcheurs ont vérifié une dernière fois les amarres des bateaux et ils sont partis, tous, les uns après les autres. Un rapide coup d'œil de notre côté.

Les hommes sont plus forts quand la mer remonte, c'est ce qui se dit ici. Les femmes profitent de ces moments pour se coller à eux. Elles les saisissent là où ils sont, au fond des écuries ou dans les cales des bateaux. Elles se laissent prendre.

Le vent sifflait déjà. C'était peut-être cela le plus violent, plus encore que les vagues. Ce vent, qui chassait les hommes.

Il restait nos deux tables en terrasse et plus personne autour.

Lambert s'est retourné. Il m'a regardée.

– Fichu temps ! il a dit.

Morgane est ressortie, Vous avez fini ?

Elle a ramassé son assiette, le pain, ma tasse.

Le patron avait préparé les barres, il bloquait déjà la porte.

– Ça va valser ! il a dit.

Morgane s’est tournée vers moi.

– Tu restes ?

– Deux minutes encore, oui...

Je voulais voir, tant que c’était possible. Voir, entendre, sentir. Elle a haussé les épaules. Une première goutte s’est écrasée sur le plat de la table.

– Vous poussez vos chaises en partant !

J’ai fait oui avec la tête. Lambert n’a pas répondu. Elle est partie en courant, les bras repliés autour du ventre, elle a traversé tout l’espace, de l’auberge jusqu’à la Griffue, elle est arrivée à la porte et elle s’est engouffrée à l’intérieur.

Un premier éclair a claqué quelque part au-dessus de l’île d’Aurigny, un autre plus près. Et puis le vent est venu cogner contre la digue, une première rafale, on aurait dit un coup de butoir. Les planches se sont mises à battre sous le hangar où Max réparait son bateau. Un volet mal attaché a claqué quelque part.

La mer s’est durcie, elle est devenue noire comme si quelque chose d’intolérable la nouait de l’intérieur. Le bruit assourdissant du vent s’est mêlé à celui des vagues. Ça devenait oppressant. J’ai relevé mon col. J’ai rangé ma chaise.

Lambert n’avait pas bougé. Il a tiré un paquet de cigarettes de sa poche. Il semblait calme, indifférent.

– Vous partez ?

J’ai fait oui avec la tête.

Les vents qui soufflent les jours de tempête sont comme des tourbillons de damnés. On dit qu’ils sont des âmes mauvaises qui s’engouffrent à l’intérieur des maisons pour y prendre ce qu’on leur doit. On, c’est-à-dire ceux qui restent, les vivants.

– Les étoiles, ça arrive qu’on les voie ? il a demandé en montrant le ciel au-dessus de nous.

– Ça arrive oui.

– Parce que dans les villes, on ne les voit plus.

Le vent lacérait sa voix.

C’était une voix lente.

– En ville, c’est à cause des lampadaires, il a précisé.

Il avait gardé son paquet de cigarettes dans sa main. Il le tournait et le retournait, geste machinal. Sa présence rendait plus étouffante encore l’arrivée imminente de la tempête.

– Mais c’est rare, hein ?

– Qu’est-ce qui est rare ?

Il a hésité quelques secondes, et il a passé son pouce sur sa lèvre. Je l’ai regardé, lui, son visage, ses yeux.

Ce geste qu’il venait de faire.

C’est tout de suite après que j’ai entendu siffler. J’ai eu le temps de me reculer. L’ombre qui m’a giflée était rouge. J’ai senti quelque chose mordre ma joue. C’était de la tôle, une plaque large comme deux mains. Elle a volé sur une dizaine de mètres et puis le vent l’a plaquée contre le sol. Il l’a entraînée plus loin. J’ai entendu crisser le gravier. On aurait dit des dents sur du sable.

J’ai passé ma main. J’avais du sang sur les doigts.

– Qu’est-ce qui est rare ? je me suis entendue demander pour la deuxième fois, le regard toujours collé à la tôle.

Il a allumé sa cigarette.

– Les étoiles, il a répondu.

Il a répété cela, C’est rare les étoiles dans les ciels en ville...

Et puis il m’a montré ma joue, Il faut aller vous soigner.

Dans ma chambre, après, les deux mains collées à la vitre, j’ai vu mon visage, la marque rouge que la tôle avait laissée.

La boursoufflure était chaude. On peut mourir d’être griffé par les tôles qui se décrochent.

Les tôles, la rouille.

Il avait parlé des villes. Il avait dit, On ne voit plus les étoiles à certains endroits.

Mes pieds nus sur le plancher. L'empreinte de mes doigts sur le carreau. J'ai désinfecté la plaie avec un fond d'alcool.

Je suis restée à la fenêtre. Ma chambre donnait côté vagues. Un grand lit avec une couette. Deux fauteuils défoncés. Sur la table, il y avait le carton avec mes jumelles, mon chronomètre et des livres sur les oiseaux. Des cartes détaillées avec des photocopies, des relevés.

Au fond du carton, une poignée de stylos. Un cahier de bord. Je tenais ce cahier depuis six mois. Je ne savais pas pour combien de temps j'étais là. Avant, j'étais prof de biologie à l'université d'Avignon. J'enseignais l'ornithologie. Avec mes élèves, on partait observer les oiseaux en Camargue. On passait des nuits entières enfermés dans des cabanes sur pilotis.

Après toi, j'ai pris deux ans de congé sabbatique, j'ai cru crever. Je suis venue ici.

Le précédent locataire avait tout quitté, un matin. Il paraît qu'il ne supportait plus la solitude. Il avait laissé de la nourriture dans les placards, des paquets de biscuits. Du sucre dans une boîte. Du lait en poudre aussi et des paquets de café dans des petits sachets en papier brun. Un arbre vert dessiné sur le carton, du commerce équitable. Des livres.

Un vieux poste de radio. Une télé. L'image ne passait pas, seulement le son.

Deux bouteilles sous l'évier. Du vin imbuvable, un goût de plastique. Je l'ai bu pourtant, seule, un jour où il faisait beau.

Je passais d'une fenêtre à l'autre. Je n'avais encore jamais vu un ciel aussi noir. Côté terre, les nuages s'entassaient en une chape de plomb au-dessus de la colline. Les bateaux tanguaient. Lambert avait quitté la table, mais il était encore sur

le quai. Le blouson fermé, les mains dans les poches. Il arpentait.

Il ne pleuvait pas, mais la pluie se ramassait, une barre inquiétante, zébrée d'éclairs, encore au-dessus de la mer, mais la barre se rapprochait. Le tonnerre s'est mis à gronder. Lambert a fait quelques pas en direction de la digue, le vent était trop fort, c'était devenu impossible d'avancer. J'ai pris mes jumelles, j'ai cadré son visage. Des gouttes lui cinglaient les joues.

Il est resté là de longues minutes et puis un éclair a éclaté et la pluie s'est abattue.

Il n'y avait pas d'autres voitures sur le quai, que la sienne. Pas d'autres vivants à part nous trois dans la Griffue.

Nous trois et lui dehors.

Il était sous la pluie.

Une première vague est passée par-dessus la digue. Il y en a eu d'autres. Et avec, ce vacarme infernal. Un oiseau, sans doute surpris par la violence des vents, est venu s'écraser contre ma fenêtre, c'était un grand goéland. Il est resté collé, quelques secondes, l'œil étonné, et puis le vent l'a repris, il l'a soulevé et emporté.

L'orage a crevé. Des déferlantes d'eau se sont abattues sur la maison. Le visage collé à la fenêtre, j'ai essayé de voir dehors. Les lampadaires étaient éteints. Il n'y avait plus de lumière. Dans la lueur des éclairs, les rochers qui encerclaient le phare semblaient voler en éclats. Je n'avais jamais connu ça. Je ne sais pas si j'aurais eu envie d'être ailleurs.

Quand j'ai regardé sur le quai, j'ai vu que la voiture de Lambert n'était plus là. Elle remontait en direction du village. Les feux arrière qui s'éloignaient. Et puis plus rien.

Ça a duré des heures, un déluge effroyable. À ne plus savoir où était la terre et où était l'eau. La Griffue tanguait. Je ne savais plus si c'était la pluie qui venait cingler les vitres ou si c'étaient les vagues qui montaient jusque-là. Ça me donnait la nausée. Je restais, les cils contre les carreaux, mon haleine brûlante. Je m'accrochais aux murs.

Sous la violence, les vagues noires s'emmêlaient comme des corps. C'étaient des murs d'eau qui étaient charriés, poussés en avant, je les voyais arriver, la peur au ventre, des murs qui s'écrasaient contre les rochers et venaient s'effondrer sous mes fenêtres.

Ces vagues, les déferlantes.

Je les ai aimées.

Elles m'ont fait peur.

Il faisait tellement nuit. À plusieurs reprises, j'ai cru que le vent allait arracher le toit. J'entendais craquer les poutres.

J'ai allumé des bougies. Elles fondaient, des coulées de cire blanche sur le bois de la table. L'étrange pellicule brûlante. Dans la lumière d'un éclair, j'ai vu le quai, il était inondé comme si la mer était remontée sur les terres et avait tout englouti. Il y a eu d'autres éclairs. Des éclairs, comme des barreaux. J'ai cru que ça n'en finirait pas.

Raphaël était dans son atelier, une vaste pièce juste au-dessous de ma chambre. Un plancher en bois nous séparait. Je l'entendais. Je pouvais le voir aussi, il suffisait de me coucher sur le sol et de coller mon œil, un petit espace entre les lattes, sous le tapis, quelques millimètres.

Tout le monde disait qu'il était impossible de vivre ici, si près de la mer. Tellement près, on aurait dit qu'on était dedans.

Était-ce le jour ? la nuit ? J'ai essayé de dormir. Il faisait trop chaud sous la couette. Trop froid en dehors. J'ai fermé les yeux. J'ai revu la tôle. Son ombre. J'ai entendu la voix de Lambert mêlée à la nuit, le crissement désagréable de la tôle. Le clic-clac de ma montre à mon poignet, tout ça s'est mélangé. Je me suis réveillée, je suis.

Le conduit du poêle traversait ma chambre, il chauffait l'air et ressortait par le toit. C'était un conduit en fer-blanc. La chaleur faisait vibrer le tuyau.

Raphaël marchait, on aurait dit les pas d'un fauve dans sa cage, c'est pour ses sculptures qu'il avait peur. Que du plâtre, de l'argile. Il disait qu'il suffisait qu'une vitre éclate pour que tout soit englouti.

Il bourrait son poêle de bûches comme si le feu pouvait faire reculer la mer.

Je l'entendais qui gueulait.

– Cette maison a tenu, elle tiendra encore !

Je me suis collée à la fissure. Il avait allumé les grands candélabres. Avec les statues, son atelier, on aurait dit une église.

J'ai regardé ma blessure, dans la lumière d'une bougie. La plaie était devenue sombre, presque mauve.

Les gens m'appelaient la Griffue, ils m'appelaient aussi la Horsain, l'étrangère, celle qui n'était pas née de là, comme ils avaient appelé tous ceux qui étaient venus vivre ici avant moi. Et ceux qui viendraient après. Il en viendrait.

Raphaël m'appelait Princesse.

Pour Lili, j'étais Miss.

Pour toi, j'étais Ténébreuse. Ce nom dans ta bouche, tu m'appelais comme ça. Tu disais que ça venait de mes yeux et de tout ce qui les hantait.

J'ai chauffé l'intérieur de ma main à la flamme d'une bougie, ma paume contre la plaie. J'ai planté des allumettes dans la cire.

Des mois que j'étais sans toi. Le manque absorbait tout. Il absorbait même le temps. Jusqu'à l'image de toi. Je suis restée, les yeux fixés sur le battant rouillé de la fenêtre. J'ai planté d'autres allumettes.

La bougie, à la fin, on aurait dit une poupée vaudou.

Au matin, la lumière du jour a dévoilé une lande morte. Il pleuvait encore et le vent sifflait. Il glissait sur la surface de l'eau, décrochant de longues déchirures d'écume grasse qu'il allait déposer plus loin. Tristes paquets. Dans le port, les bateaux luttaient pour ne pas couler.

Une voiture est descendue du village et puis elle s'est arrêtée. Elle a fait demi-tour avant d'atteindre le quai.

C'était le moment de la renverse, cet instant de silence où la mer soulève les vagues et les retourne.

J'ai dormi. Quelques heures rattrapées sur les longues nuits sans sommeil. Nuits passées. Nuits à venir.

J'ai bu du café. J'ai fouillé dans l'armoire, mes mains dans des piles de *Paris Match*, des anciens numéros, le mariage de Grace Kelly et la mort de Brel. Des photos en noir et blanc. Des vieux journaux. J'ai ramené de la poussière, des lambeaux de papier bouffés par les rats. Un squelette d'oiseau. Dans un magazine, une photo de Demi Moore. Je l'ai mise de côté pour la donner à Raphaël.

d'une allée, le bruit de leurs sandales sur le gravier. J'ai pu apercevoir une ombre derrière l'une des fenêtres.

Michel ne nous a pas demandé si nous allions revenir. Sans doute lui aussi savait que nous le ferions.

L'instant d'après, on a entendu tourner la clé de l'autre côté de la porte, un froissement d'étoffe et puis plus rien.

Le silence est retombé sur le Désert, l'enfouissant dans ses secrets et avec eux, la solitude des hommes qui l'habitaient.

Lambert a pris ma main. C'était une main large, chaude et confiante. Il a murmuré à mon oreille quelque chose d'infinitement doux, et on a rejoint ensemble le monde des hommes.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue